

Le Complexe de Colomb

Charles Melman
Le 22 Octobre 1990
Maison de l'Amérique latine

Il s'agit de repenser les effets de ce moment où une poignée d'hommes fut en position «divine» d'avoir à ordonner le tohu-bohu, nommer les choses et les bêtes, jouir de la femme comme du réel même.

Ce temps exceptionnel est encore repérable dans l'actualité d'un discours qui en appelle au Maître absolu, à l'animalité de la victime, à une guerre de sexes où le vainqueur n'est pas celui qu'on croit.

Une psychanalyse est-elle en mesure, et autrement que la religion, de faire prévaloir le pacte sur le trauma quand c'est lui qui fait la jouissance?

Je n'ai pas trouvé de chemin facile pour vous exposer quelques points sur ce thème de la colonisation et je vous demande de m'excuser. Si ce que je vous rapporte vous paraît difficile ou bizarre, je vous serais reconnaissant de m'arrêter en cours de route et de m'interroger sur tel ou tel point abordé.

Ces points sont abordés, vous le savez, sur un terrain qui est soigneusement gardé. Ce terrain dans lequel nous nous aventurons cette année, celui du colonia-

LE COMPLEXE DE COLOMB

lisme, est soigneusement gardé par une argumentation qui est ou bien politique, ou bien religieuse, ou bien moraliste. Il faut dire qu'aujourd'hui, prendre position sur ce thème est relativement facile, puisque... qui n'est pas aujourd'hui contre le colonialisme ? D'autant que, comme vous le savez, ça ne coûte pas cher, aujourd'hui, puisque nous pouvons penser que les formes de domination ont pris d'autres figures depuis le colonialisme.

Néanmoins, il est fort possible que, au cours de la soirée, à propos de ce thème, se produise un certain type de colonialisme à l'égard de ce que je vais vous dire. Si mes propos paraissent bizarres, paraissent étranges, s'il se fait que pour un certain nombre d'entre vous, vous vous demandez : de quelle contrée exotique viennent ces propos ? Il est possible que vous soyez tentés de leur appliquer un système de décodage idéologique, je veux dire, que vous les entendiez à votre façon, à la façon qui vous est familière et peut-être, peut-être, est-ce aujourd'hui l'une des formes, discrète, modérée, latente, de ce qu'on peut aussi appeler le colonialisme : c'est-à-dire la difficulté à saisir le réel autrement que par les paramètres qui nous sont familiers aux uns et aux autres.

En tout cas, comme j'ai essayé de l'introduire, ma démarche, notre démarche ici ne sera ni politique, ni religieuse, ni même moraliste, et elle ne sera pas non plus anthropologique : je veux dire que nous n'aurons aucunement sur ce phénomène, un regard d'observateurs. Le regard de l'observateur, aussi bien intentionné soit-il, appelle un éclaircissement sur ses méthodes, éclaircissement qui n'est pas toujours convainquant, puisqu'on peut penser que celui qui est en position d'observateur, participe plus ou moins d'un certain voyeurisme.

Donc, la prétention, et elle n'est pas mince, c'est d'avoir sur ce thème, soigneusement gardé je dis bien, d'avoir tenté une démarche qui serait proprement psychanalytique. A partir de quoi ? À partir non pas tant de l'application aux problèmes du colonialisme d'un certain nombre de concepts venus du champ de la psychanalyse, mais en ce qui me concerne par exemple ce soir, essentiellement à partir de ce qu'ont bien voulu m'apprendre les patients ou les patientes, que j'ai l'occasion de rencontrer, que j'ai l'occasion de connaître, qui appartiennent à ces zones habitées par le colonialisme, et qui, je dois dire, m'enseignent beaucoup. Et si elles m'enseignent, ce n'est pas tant par ce qu'ils ou elles peuvent me dire sur ce phénomène, mais bien par ce que je peux constater d'original dans leurs problèmes subjectifs, dans leurs identifications, dans leur mode de rapport au réel, dans le rapport à la sexualité, et où je suis amené à penser, peut-être sans me tromper, que

LE COMPLEXE DE COLOMB

leur destin subjectif est encore commandé par ce qui a pu imprégner leur pays, et qui est le colonialisme.

Alors, de quelle façon avancer là, tout de suite, sans faire appel, justement, à ces catégories, à ces concepts, qui ne méritent de venir qu'au terme, et qu'il m'est donc difficile de faire valoir comme ça. Comment en témoigner ? Je me permettrai d'imaginer une situation sans doute facile, mais après tout, qui peut éventuellement nous servir.

Supposons que, en sortant tout à l'heure de cette Maison de l'Amérique latine, nous ayons une surprise, et que nous ne retrouvions plus le Boulevard Saint-Germain. Et que nous nous trouvions devant un paysage où nous serions en peine pour identifier aussi bien la végétation que les minéraux, et que viennent devant nous des habitants dont nous reconnâtrions évidemment très vite à leur allure que ce ne sont pas des semblables, et dont les propos, tenus dans une langue étrangère, ne nous permettent aucunement de nous identifier à eux. Pardonnez-moi si je me sers d'une situation au demeurant aussi simple, aussi rudimentaire, complètement artificielle, pour essayer de donner une intuition, un accès intuitif, à ce que je tente de dire.

Puisqu'il est évident que devant cette situation-là, l'alternative va être simple : la question qui se posera aussitôt va être de savoir lequel de nous deux, – je dis nous deux pour simplifier –, lequel de nous deux va être le Maître. Il est possible que je sois pris pour un envoyé du ciel, attendu d'après les mythes depuis toujours, et que je sois d'emblée accueilli avec considération, et que l'on me témoigne quelque soumission. Il sera néanmoins fatal, qu'à partir du moment où je commencerai à m'intéresser, non pas tant aux biens puisque, en l'occurrence, ils étaient communaux, semble-t-il, ils n'avaient pas le sens de la propriété, mais, si je commence à m'intéresser aux femmes ou aux filles de ces hommes, il va inévitablement y avoir quelques problèmes...

J'arrête ici cette «fable», pour essayer tout de suite de faire sentir les catégories essentielles qui se trouvent aussitôt mises en cause. En effet, pour moi qui arrive de ce pays lointain, la réalité à laquelle j'ai affaire là-bas et à laquelle vous avez affaire, cette réalité est une réalité familière, c'est-à-dire que je ne la vois pas, je n'ai pas besoin de connaître le nom des arbres de mon jardin pour avoir avec ce jardin un sentiment de familiarité, il n'a rien d'inquiétant. Je n'ai même pas besoin de le nommer, cela a été fait pour moi, je suis tranquille dans mon jardin. Et je le suis d'autant plus que ceux que je rencontre éventuellement, qu'ils le traversent ou

LE COMPLEXE DE COLOMB

qu'ils passent au bord, sont ce qu'on appelle des semblables. Autrement dit, cette réalité ne fait que me conforter dans ma propre identité et, dès que je rencontre une figure un peu étrange, m'épargne cette dimension qui est celle de l'angoisse, et qui me fait, aussitôt, m'interroger du même coup, devant cette figure étrangère, sur ma propre identité.

Cette expérience, cette fable que j'évoquais à l'instant cherche à rendre sensible ce qui se produit pour chacun de nous, et encore aujourd'hui, lorsqu'il est confronté non plus à cette dimension de la réalité, qui ainsi nous est familière, qui est tranquille, qui nous laisse dans notre quiétude et dans notre somnolence, qui ne nous excite guère, en général mais lorsque nous avons ainsi un accès à cette catégorie tout à fait singulière et que j'appellerai par un nom consacré justement, celle du réel : ce devant quoi je me trouve interdit, inhibé, ne serait-ce que parce que je ne sais pas quels noms je peux être amené à donner à ce qui constitue ce paysage, et aussi bien ses habitants. Alors, s'il y a quelque part un endroit qui me paraît propice pour que je puisse m'asseoir, je peux l'appeler... San Salvador, par exemple. Et puis, s'il y en a d'autres qui me paraissent également propices pour me servir de point d'appui, je peux leur donner le nom de mes ancêtres, ou de mes chefs, ou de mes rois. Ce que l'on voudra, et ainsi de suite. C'est-à-dire que c'est par cette première opération, celle de la nomination, que je vais tenter de maîtriser, de me rendre familier ce réel auquel je suis ainsi affronté.

Le propre de ce réel, c'est qu'il me paraîtra, dans la mesure où en outre il est peuplé, il me paraîtra également de façon inévitable, – c'est comme ça, pardonnez-moi si ce saut vous paraît un peu rapide, un peu osé, mais éventuellement, je me réexpliquerai là-dessus –, ce réel est forcément habité par un dieu : un dieu étranger, dont je ne connais rien, mais qui représentera pour moi une force, obligatoirement menaçante. Et dans ce mouvement qui sera le mien, ne serait-ce qu'un mouvement de sauvegarde, – laissons de côté les raisons «civilisatrices» que je peux me donner –, mais ne serait-ce que dans un mouvement de sauvegarde, c'est-à-dire là encore non seulement pour protéger ma propre identité, mais maintenir mon propre dieu, mon propre salut, je vais être enclin, ce dieu, à vouloir soit me l'asservir, soit, ce qui est évidemment beaucoup plus rassurant, l'éliminer, le détruire.

Comme vous le voyez, j'essaie de suivre là une démarche qui, en quelque sorte, tienne compte d'un mouvement naïf, non élaboré, spontané et propre à un homme quelconque, je veux dire celui que nous pourrions être, peut-être celui que nous sommes, les uns ou les autres, et qui, placé dans une situation de ce type, se

LE COMPLEXE DE COLOMB

trouvera sûr de son bon droit, ou ne serait-ce que pour assurer sa survie, se trouvera amené à des attitudes qui, le plus souvent, quasiment toujours, c'est en tout cas ce que l'histoire nous enseigne, seront de ce type. Alors, pourquoi la survie ? Est-ce seulement la survie de mon identité, ou n'est-ce pas aussi ma survie réelle, physique ? Eh bien, ce qui menace ici effectivement, mon existence, c'est que face à cet inconnu, ce qui fait pour nous problème, pour lui comme pour moi, c'est qu'aucun pacte ne nous lie. Et par pacte, je ne l'entends aucunement d'un traité historique, pacte de paix que nous aurions conclu autrefois, entre nos deux tribus, il ne s'agit pas de ça.

Il s'agit plutôt de ce pacte tacite, implicite, que nous appelons, dans notre champ, symbolique, et tel que lorsque nous nous rencontrons ici, les uns et les autres, le plus souvent, ce qui règle notre rapport mutuel, c'est ce pacte, formulé nulle part et qui n'est pas préalablement rappelé, mais qui fait que - en général, ce n'est pas obligatoire - nous nous reconnaissons comme des semblables. C'est-à-dire comme relevant non seulement d'une raison commune, ce n'est pas ce qui fonde la similitude, bien qu'elle ait été recherchée, comme vous le savez, dans la rationalité, mais que nous nous reconnaissons comme des hommes, comment le dire ? marqués des mêmes faiblesses, des mêmes travers, marqués peut-être de la même gloriole, et qui fait que, en tout cas, un dialogue risque de pouvoir s'établir. Ce n'est pas toujours le cas comme vous savez, mais il n'est pas usuel que dans le rapport que nous aurons, le type de conflit qui s'établisse soit un conflit du genre : ou toi, ou moi, impliquant l'élimination physique de l'autre. Habituellement... Ordinairement, si je puis dire. Nous pouvons nous fâcher, nous pouvons nous insulter, nous pouvons rompre ensemble, mais je dirais que, communément, nous ne nous engageons pas dans ce type d'exclusive.

Il se trouve que dans la rencontre fabulée par moi tout à l'heure, ce type de pacte n'est pas établi, et il ne suffit pas que moi, je l'établisse, pour que l'autre, du même coup, en fasse autant. C'est bien la difficulté. Il y a donc là, si je puis dire, dans la relation à autrui, je ne dis plus «au semblable», un problème de répartition des places qui, en quelque sorte, est totalement inhabituel par rapport à la répartition à laquelle je pouvais être, jusqu'ici, habitué. Si je procède comme je le fais, c'est toujours pour vous rendre sensible qu'il s'agit de difficultés pour les protagonistes de cette situation, de difficultés réelles, qui ne dépendent ni de leur bonne volonté, ni même dirais-je de leur humanité, parce que c'est leur «humanité» qui fait qu'ils appréhendent le réel de la façon fabulée que j'ai essayé de faire. C'est

LE COMPLEXE DE COLOMB

parce que nous sommes «humains» que nous vivons notre rencontre avec autrui de la façon que je viens de rapporter. Le problème, c'est que ce dispositif, c'est-à-dire le fait qu'entre ces deux places existe désormais une espèce de conflit permanent, est tel qu'aucun pacte, semble-t-il, n'arrive plus à le résoudre – c'est en tout cas ce que l'histoire me paraît nous enseigner.

Qu'entre ces deux places existe donc un conflit amené à se pérenniser, me paraît rendre compte de la situation singulière, poursuivie, maintenue, par le colonialisme, même quand ses formes les plus évidentes, quand ses formes politiques les plus criantes, ont disparu. Cette mise en place initiale d'un conflit entre ces deux places qui ne peut plus se régler que par la violence et par la force, que par une sorte de guerre, de forme de guerre permanente, et où la rencontre ne se fera plus avec un semblable, mais toujours avec autrui, c'est-à-dire quelqu'un à l'égard de qui il y a toujours à répéter l'acte de violence inaugural, me semble la situation, l'héritage à la fois politique et spirituel, la catastrophe spirituelle et politique laissée par le colonialisme, même quand cette forme, je dis bien, politique, n'existe plus. Et ce type de clivage, ce type de fossé va être la matrice de l'organisation subjective.

Avant d'aborder ce point, je vous fais tout de suite remarquer en passant qu'il est bien évident que les seuls – en tout cas c'est ce dont encore l'histoire nous témoigne –, qui ont essayé de défaire cette hétérogénéité radicale entre les deux places et les seuls qui ont essayé de faire valoir autrui comme un semblable ont été, semble-t-il, les religieux. Pour les raisons, d'ailleurs, que l'on comprend, c'est-à-dire la volonté d'affirmer que toutes les créatures sur cette terre étaient les enfants d'un père unique; et que donc, ce type de méconnaissance, c'est-à-dire cette impossibilité de reconnaître autrui comme un semblable, était une anomalie qui devait être supprimée. Et je crois que c'est une position, une prise de position qui continue de marquer une partie de l'Eglise au moins, une partie importante de l'Eglise, dans ces pays.

Puisque vous semblez, jusqu'à présent, accepter sans trop protester ce que j'évoque, je vais franchir un pas de plus en essayant de faire valoir de quelle façon ce type d'hétérotopie radicale entre ces deux lieux, le fait que le pacte entre ces deux lieux ne parvienne pas à se nouer, comment cette hétérotopie conduit à des incidences subjectives qui peuvent être déterminantes.

Il y en a une qui est évidemment essentielle pour chacun et qui concerne son identité sexuelle. Il y a, comment dirais-je, cette répartition que vous savez, et qui

LE COMPLEXE DE COLOMB

situe les maîtres d'un côté, dans un de ces lieux, en leur attribuant, paraît-il, la qualité de mâles, et puis dans l'autre lieu, celle à qui il est dévolu de tenir la place de la femme, et qui serait censée se trouver dans une position de... je ne dirai pas de soumission, mais dans une position au moins d'accord, justement dans une position de pacte, avec le partenaire mâle. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que lorsque dans un foyer, dans un ménage, ce pacte n'existe pas entre les deux partenaires, et que le choix des places est commandé essentiellement par le rapport de forces, cela provoque toujours quelques difficultés, quelques complications. Dans le cas que je suis en train d'évoquer, le défaut de pacte entre ces deux places, on voit tout de suite de quelle manière le risque est effectivement qu'un rapport de forces vienne s'établir entre les deux partenaires. Et je dirai même comment l'identification sexuelle appelle chacun de ces deux partenaires à témoigner d'une certaine pugnacité, dans cet affrontement comme si l'un des traits permettant de marquer l'identité sexuelle de l'un et de l'autre était lié au témoignage, à l'existence de cette pugnacité. C'est une première petite remarque, là encore, je dis bien, timide et que je fais en passant.

J'en risque encore une autre : contrairement à ce qui se raconte sur la virilité, il est avéré de façon tout à fait claire, tout à fait explicite, que la place forte, la place que dans notre langage, nous disons la place phallique par excellence, est celle qui est occupée par la femme. Ce n'est pas parce que nous maintenons, comme ça, toute une broderie culturelle autour de la lutte des sexes et tout le reste que nous avons à méconnaître ce point. Ce qui fait que dans la situation que j'évoque ici, par un phénomène étrange, ce sera celle qui vient dans cette place supposée de faiblesse, supposée être la place du vaincu, qui va témoigner non seulement de, je dirais, de la qualité phallique la plus assurée, mais qui encore pourra en quelque sorte perpétuer, de façon tout à fait inattendue, tous ces dieux supposés détruits, supposés effacés, enfouis, mais qui peuvent conserver leurs flammes sous la cendre. Elle sera donc en mesure, en ce lieu étrange, d'en maintenir une forme de culte même s'il leur est partiellement opaque. Comme vous le savez en tout cas, – et c'est je crois un fait dans lequel je ne témoigne d'aucune audace –, dans les populations opprimées, si les ancêtres parviennent en quelque sorte à être transmis, clandestinement, à survivre, même quand il n'y a plus de rituels, ou que ces rituels doivent être réinventés, c'est par les femmes que cela se fait. Et pas seulement parce que le plus souvent c'étaient elles qui étaient épargnées, pour les raisons que l'on devine. Si je me permets d'insister un tout petit peu sur ce paradoxe, c'est parce qu'il est seul

LE COMPLEXE DE COLOMB

capable de rendre compte d'un certain nombre d'autres paradoxes. Par exemple, pourquoi est-ce la femme qui dans ce dispositif, risque de paraître la plus sûre garante de ce que nous appelons dans notre langage, le phallus ? Et j'essaie d'expliquer de cette façon pourquoi des phénomènes comme ceux du transvestisme, peuvent se produire de façon apparemment surprenante, dans de grands pays...

Je voudrais attirer votre attention sur une troisième incidence : dans ce dispositif, ce fait que nous appelons dans notre registre, nous les psychanalystes, la castration, c'est-à-dire cette entame que nous subissons, les uns et les autres, dans l'expression de notre désir et qui du même coup fonde ce désir, cette entame, dans ce dispositif, n'a plus lieu d'être. Je veux dire que nous sommes exposés de la sorte, – et cela me paraît l'un des héritages du colonialisme –, à avoir d'un côté des gens qui, pour se faire valoir, chercheront à le faire comme des maîtres absolus, c'est-à-dire qui ne connaissent aucun frein dans la recherche de leur satisfaction et en particulier dans leur relation à autrui ; ils se comporteront sans aucun égard, et ne trouveront d'ailleurs à se faire reconnaître comme maîtres, qu'à cette condition, c'est-à-dire de n'être arrêtés par rien. De l'autre côté, nous aurons à l'autre place un phénomène qui risque d'être semblable, c'est-à-dire l'expression de féminité, d'une féminité qui, elle aussi, ne parviendra à se faire valoir, à se faire reconnaître que dans la mesure où elle serait rebelle, où elle se proposerait comme rebelle à quelque maître que ce soit.

Vous le voyez, je procède par des traits tout à fait massifs, qui du même coup, évidemment, sont forcément excessifs, mais pour essayer de rendre sensible, fût-ce de façon grossière, de quelle manière une situation politique originale et originelle, est susceptible de poursuivre son effet, son influence même quand cette situation est dépassée, de poursuivre son influence sur ceux qui se trouvent pris dans ce type de discours et comment, à leur insu, ils se trouvent engagés dans un procès qui peut évidemment leur faire problème.

Je voudrais faire encore remarquer que cette situation originelle, évidemment, même si son expression politique initiale a disparu, continue de dominer la vie politique des pays qui ont connu le colonialisme, et on peut aussi bien évoquer l'Afrique : c'est-à-dire, la manifestation d'un pouvoir, l'expression d'un pouvoir essentiellement soucieux de ses intérêts propres, et l'existence d'une population qui, bien entendu, va mener le combat politique, mais avec cette sorte de maléfice singulier tel que, lorsque cette population parvient, en quelque sorte, au pouvoir, elle va se trouver encline par ses délégués, par ses représentants, à reproduire la

LE COMPLEXE DE COLOMB

situation qu'elle avait pourtant combattue. Je crois que c'est là un type d'obstacle à l'avènement de ce que nous appelons, nous, ici, la démocratie. C'est un type d'obstacle, même lorsqu'il existe des formes démocratiques, là-bas, de gouvernement, mais la perpétuation de ce type de répartition semble chaque fois se produire de façon quasiment inévitable, et quelle que soit la qualité, je dirais, des protagonistes, quelle que soit leur générosité et leur intelligence.

Et maintenant, puisque vous avez eu la bienveillance d'écouter tout ceci sans trop manifester, je voudrais terminer par la remarque suivante : le colonialisme, dès que l'on en parle, nous touche tous. C'est pourquoi j'ai le sentiment, en osant ainsi vous en parler, que je risque sans cesse de froisser des sensibilités et des intelligences. Pourquoi est-ce que cela nous concerne tous, et de façon si vive ? Puisque, après tout, pour un certain nombre parmi nous, nous n'avons pas forcément connu ce type d'expérience. Pourquoi donc ce thème continue-t-il aussitôt, à nous remuer ? Je tenterai une explication à cette sensibilité qui est la nôtre, sur ce propos, de la façon suivante : de quelle manière ce phénomène pourrait-il être évité ? Dans quelles circonstances, une rencontre avec autrui, non pas le semblable mais autrui, pourrait-elle entraîner d'autres réactions que celles que j'évoquais il y a un instant ? Est-ce que ce serait, par exemple, dans le fait, celui posé, défendu par les religieux, celui de nous réclamer d'un Père commun ? Autrement dit, tout homme que je rencontre est mon frère, c'est mon semblable.

La difficulté, comme vous le savez, c'est que ce type d'affirmation, ce type de soutenance, ne tient malheureusement pas devant les particularités, qu'elles soient linguistiques ou culturelles, historiques ou autres qui font pour moi, de mon semblable, un autrui, un étranger, donc que cette universalité ne tient pas devant ces particularités qui me séparent de mon semblable, et qui vont faire, semble-t-il, — c'est en tout cas ce que nous voyons tous les jours se produire dans notre histoire —, et qui vont faire que, bien plus que le pacte que j'évoquais tout à l'heure, ce sera la guerre qui va régir nos rapports. Qui a commencé ? Est-ce lui, est-ce moi ? C'est un genre de situation où il est toujours bien difficile de se prononcer.

Quoiqu'il en soit, il semblerait que l'évolution — je me permets une petite considération générale qui vaut ce qu'elle vaut —, il semblerait que l'évolution dans laquelle nous sommes pris fait que, à côté d'une espèce d'universalité croissante, en même temps, parallèlement, se marquent des clivages de plus en plus accentués ; que ça aille de pair. Peut-être est-ce normal, que ça aille de pair, je veux dire en même temps qu'une universalité, serait-ce celle causée par le marché qui va se mondialisant,

LE COMPLEXE DE COLOMB

mais que ça aille de pair avec ce clivage, avec ces séparations, avec cette affirmation de la singularité de chacun. Sans le vouloir, évidemment, – car nous ne sommes pas forcément foncièrement mauvais, nous ne sommes pas foncièrement bons, nous sommes plutôt, dans l'ensemble, des gens un peu naïfs qui suivons le cours des choses –, il semblerait donc que ce type de situation propre au colonialisme, bien qu'il soit historiquement périmé malgré les traces, les cicatrices profondes qu'il laisse ou qu'il a laissées, ait peut-être néanmoins, des chances de se propager. Et peut-être est-ce l'une des raisons... peut-être, on ne sait pas, y en a-t-il d'autres qui sont peut-être les bonnes, peut-être est-ce l'une des raisons qui continuent de nous rendre aussi écorchés, aussi vifs, sur ces problèmes du colonialisme.

Pour conclure tout à fait, et puisque mon titre portait sur Colomb, «le complexe de Colomb», d'après ce que nous savons de lui, c'était assurément un homme intelligent. Nous n'avons aucun témoignage dans ses lettres de quelque malveillance à l'égard de ceux qu'il avait rencontrés. Au contraire, ce sont plutôt des considérations aimables, flatteuses. Il est vrai qu'ils avaient été accueillis comme des dieux, avant de gâcher un peu la situation. Ce qui est néanmoins instructif, c'est qu'il a complètement raté. C'est clair. Le ratage n'est pas seulement inscrit dans son propre parcours. Il devait sûrement y avoir chez lui, il y avait un sens des choses très aiguë, un sens des choses et des hommes. Pour avoir pu amener sa troupe de marins jusque-là, il lui avait fallu non seulement des qualités de navigateur mais aussi des qualités de psychologue.

Eh bien, finalement ce à quoi il n'a pas voulu s'intéresser, c'est à ce qui allait se passer sur terre. Il était capable d'explorer, de découvrir, mais il n'a pas voulu s'intéresser à ce qu'il avait laissé en place, ce qui allait se passer avec les quelques hommes qu'il avait laissés dans ce premier fort, comme s'il n'avait pas pu deviner ce qui allait se produire, n'est-ce pas, ou comme s'il n'avait pas voulu le savoir, s'il avait préféré ne pas le savoir. Et l'échec de ce qui s'est passé sur terre est aussi l'échec de sa propre vie. Je veux dire que c'est intimement tissé. On dit évidemment : il parle tout le temps de l'or qu'il fallait trouver, etc. En réalité, il est tout à fait clair qu'il s'agissait de payer ceux qui avaient financé son parcours, et donc de donner une validation autre que religieuse à la dépense faite par Ferdinand et Isabelle, et puis par les banques qui avaient payé. Mais enfin il ne donne pas le sentiment, lui, d'avoir été un homme immédiatement intéressé. D'ailleurs nous savons, vous savez dans quel état il est mort. On lui reproche aussi d'avoir inauguré la traite des Indiens, d'avoir commencé par en expédier en Espagne, et c'est pourquoi d'ailleurs

LE COMPLEXE DE COLOMB

la canonisation lui aurait été refusée, son dossier est resté en panne. Mais il suffit de lire ses lettres : là aussi, on voit bien que, mises à part toutes les justifications qu'il pouvait donner à cela, on voit bien que ce dont il s'agissait pour lui, c'était là encore de rembourser ses créanciers et que faute de trouver de l'or, il envoyait ce qui pouvait convaincre ses patrons de poursuivre, de lui conserver leur soutien.

Je ne suis pas en train de le justifier. Mais je suis simplement en train de souligner que celui qui a commencé une entreprise – et il est curieux de le voir dans tous les livres d'histoire le concernant –, combien, chaque fois, il est pris au mot de ses motifs. Comme si les motifs que l'on donne, c'étaient ceux-là qui faisaient que l'on s'engageait dans une entreprise. Il est évident qu'on s'engage dans une entreprise en se donnant des motifs, mais est-ce que ce sont jamais vraiment ceux-là qui motivent... Mais peu importe la façon dont il a pu être pris au mot.

En tout cas, ce qui est limpide, je crois, c'est qu'il a été le représentant le plus sensible de l'échec premier, inaugural, de la colonisation, bien qu'il ait voulu donner à son nom cette orthographe que vous savez, c'est-à-dire Colomb. Il en est le représentant, je dirais, le premier et tout à fait parlant, et nous avons intérêt à le retenir pour nous, je veux dire comme exemple, c'est-à-dire de démonstration d'une entreprise qui ne pouvait que se solder par un échec fondamental. Ce qui fait que si vraiment nous nous intéressons à l'histoire pour en tirer quelques leçons, si c'est le cas, nous aurions encore à nous demander aujourd'hui : si tout cela est vrai, s'il est vrai que ça ne peut que se terminer par un échec quelle leçon, comment avons-nous à écrire cette leçon, pour que cet échec puisse éventuellement cesser, pour qu'il puisse en être autrement ?

Je dois vous dire que les ouvrages que j'ai été amené à parcourir, quelques-uns en tout cas, – je n'ai pas pu couvrir toute la bibliographie –, sans doute aurait-il fallu, mais les quelques ouvrages que j'ai été amené à parcourir pour soutenir mon propos de ce soir étaient tous des ouvrages éminemment pris, justement, par l'idéologie de l'auteur, quelle qu'elle soit, ouvrages écrits par exemple... pas besoin de vous rappeler toutes les idéologies qui, aussitôt, s'empressent d'analyser le problème, sans avoir jamais réussi, même lorsque ces idéologies sont au pouvoir, sans avoir réussi à le dépasser ce problème, à le rendre... à permettre aux protagonistes qui continuent à le subir de s'en dégager, de ne pas être ainsi serfs de leur histoire.

Alors, s'il y a une question qui, je crois, mérite d'être posée à ceux qui s'intéressent encore à la question, c'est bien celle-là : Qu'y aurait-il à dire, et qu'y aurait-il à faire, et comment faire, et... est-ce possible, après tout ? pour qu'il puisse

LE COMPLEXE DE COLOMB

en être un petit peu différemment, non pas seulement pour ceux qui sont donc les héritiers immédiats de cette situation coloniale, mais aussi pour nous-mêmes.

Voilà donc mes propos. Je vous remercie de ne pas avoir trop manifesté en cours de route.

Discussion :

Question inaudible - ...

C.Melman - Il est vrai que lorsque celui qui est dépositaire du pouvoir, ne serait-ce que dans la famille, dispose, est par destination reconnu comme chargé de tous les pouvoirs, sans limites, – c'est ce que j'évoquais tout à l'heure –, n'étant un véritable maître que dans la mesure où il est soustrait à la castration, il est évident que dans ce cas, le problème du rapport incestueux père-fille se présente sous un jour spécial. C'est certain. Il est évident qu'il y a dans ce cas un rapport qui est inévitablement particulier du père à ses filles. C'est là encore un effet d'une situation historique donnée et de ses conséquences. Il est évident que cela contribuera à la formation de cette organisation subjective que j'évoquais tout à l'heure. Mais c'est un sujet sur lequel il est difficile de trop parler.

Maintenant, le problème du génocide. C'est le problème d'une partie de l'Amérique Latine, puisque les Portugais se sont, semble-t-il, comportés de façon différente. C'est même un point, je crois, qui mérite tout à fait d'être isolé et retenu, et qui mériterait d'être développé. C'est pourquoi il y avait chez les Portugais, je ne sais pas, peut-être à cause de leur familiarité déjà avec l'Afrique, un rapport à autrui qui a plutôt été une recherche de satisfaction d'autrui, c'est-à-dire la recherche à jouir d'autrui, n'est-ce pas, plutôt que d'éprouver le besoin de l'éliminer. Et c'est quelque chose que j'ai ici, les quelques sociologues que j'ai pu lire sur le Brésil en général, célèbrent plutôt ce qui fut une attitude qui visait plutôt à faire entrer autrui dans le registre, plutôt que de la crainte, plutôt que de l'angoisse, de le faire plutôt rentrer dans le champ de la jouissance, dans le souci de faire des enfants ensemble. Et donc de mettre en place un certain syncrétisme religieux, du même coup, n'est-ce pas. Alors que, semble-t-il, cela n'a pas été la même chose, sûrement aussi pour des raisons historiques données, de la part de la colonisation espagnole.

Alors, maintenant, peut-être est-il utile quand même de rappeler pour nous qu'il a existé une très grande civilisation qui a été la civilisation romaine, et pour qui le

LE COMPLEXE DE COLOMB

problème de la colonisation a été dans l'ensemble résolu. La colonisation romaine ne s'est qu'exceptionnellement - et ce n'est que pour des raisons historiques très précises, - engagée dans ce qui ne pouvait être qu'une extermination d'une population locale. Mais autrement, la civilisation romaine, semble-t-il, était capable d'aborder le problème de populations très diverses, réunies dans un même empire, d'une façon qui mérite de nous interroger. Je ne sais pas si nous pouvons dire qu'ils étaient de bons ou de mauvais maîtres, mais en tous cas, nous pouvons simplement noter que dans leurs processus d'expansion, ils ont agi d'une façon originale, et que nous, nous n'avons pas su retrouver.

A. Ferretto -... Au colloque franco-brésilien de psychanalyse, vous avez proposé une écriture du discours du Maître qui serait différente dans les pays colonisés (1). Et donc, la barre ne serait plus horizontale mais verticale. D'où, vous avez tiré un certain nombre de conséquences que, je pense, vous avez commentées ce soir... Comment à partir de cette écriture, faire tourner les petites lettres et produire les autres ? Est-ce que c'est possible ? Est-ce que ça donnerait des discours universitaires, hystérique et psychanalytique différents, ou est-ce que ça conduirait à rester à cette écriture-là, à ne pas passer à d'autres ?

C. M. - Malheureusement, si cette écriture là est exacte, au cas où elle serait exacte, elle ne permet pas de tourner.

A. F. - Donc ce qui confirmerait la dualité Maître-esclave à jamais...

C. M. - Quelque chose comme ça, oui...

X. - C'est extrêmement désespéré...

C. M. - C'est exactement ce que je voulais dire, Madame.

M. Czermak - Question à partir du Pérou d'où je reviens. Le Pérou est un véritable laboratoire de ce qui se passe en Amérique Latine. Colonisation espagnole, empire formidable, génocide, villages rasés. L'empereur Inca disait que dans son empire, aucun oiseau ne volait sans son ordre. Le génocide a véritablement eu lieu entre les Espagnols sur une trahison. On a installé un type de rapports où au nom du Roi, ils se sont tués entre eux.

S'ils étaient là, c'était au nom d'une quête de l'Autre, quête dont ils ne pouvaient ignorer qu'elle était ratée. La référence des Espagnols au nom du Roi ne leur servait que d'abri au titre de leur quête du lieu Autre. cf le conflit de Pizarro ...

Actuellement au Pérou, la réponse a été donnée lors des dernières élections. Tout le monde s'est étonné de l'élection d'un japonais que s'est présenté sans programme contre Llosa, espagnol, mondialement connu... les gens disaient «Je

LE COMPLEXE DE COLOMB

vote pour ce que je ne sais pas».

C. M. - Je me permettrai de faire remarquer que je trouve extrêmement difficile de prendre quelqu'un au mot de ses motifs, d'autant que ses raisons et ses motifs se trouvent directement liés à la nécessité d'obtenir les capitaux, le soutien, les subsides nécessaires à son voyage. Si nous-mêmes étions toujours pris à la lettre de nos motifs, je me demande si nous n'aurions pas le sentiment d'être profondément incompris.

Colomb était effectivement un homme très intelligent. Parmi les lettres que j'ai pu lire de lui, il est extrêmement sympathique. Il savait naviguer non seulement sur les eaux, mais dans les eaux politiques qui étaient celles de son temps. Et donc, je me permettrai d'être un peu prudent sur ce que purent être ses motifs (si tant est que lui-même ait été au clair dans cette affaire).

Je suis quand même frappé de l'incapacité foncière de cet homme extrêmement habile, adroit, politique, à terre. J'ai l'impression d'un homme qui a été constamment surpris par les mauvais tours que lui ont joués ses compagnons. Je le retiens comme un fait de sa personnalité que j'aurais tendance à mettre à son crédit. C'est un autre débat. Ce double aspect dont vous parlez, je ne l'ai pas vu dans ses lettres. Il semblait par rapport aux indigènes, très touché, très sensible à leurs talents, à leur capacité, à leur gentillesse, etc...

G. Sarmiento - A propos du pacte symbolique : à penser le problème à partir de là, c'est le propre de justifier la propriété libérale... A votre insu, revenait cette idéologie philosophique. Ça a des conséquences pour la suite. Je voudrais contester tout ce que vous avez dit point par point...

Le deuxième point, c'est que vous dites que la colonisation a des interférences subjectives...

Le problème des femmes... Je ne crois pas que les femmes puissent se reconnaître...

C. M. - Je crains que vous n'ayez pas bien entendu ce dont il s'agit dans le pacte symbolique. Ce n'est pas tout à fait ce dont vous parlez : la propriété privée dont, à vrai dire, je ne suis ni un défenseur, ni un accusateur. Mais je veux vous dire que le pacte symbolique, c'est quelque chose – je vais essayer de vous le faire entendre si je le peux –, c'est quelque chose qui est présent, y compris dans notre assemblée, dans notre façon de parler. Lorsque quelqu'un parle, ou bien vous entendez qu'il dit (c'est-à-dire que c'est un sujet qui parle), ou bien vous entendez la chose que vous situez comme étant la raison et la cause de son propos; et à partir

LE COMPLEXE DE COLOMB

de ce moment-là, cela ne veut pas dire que cette chose soit absente, mais à partir du moment où vous la faites prévaloir sur le fait que c'est un sujet qui parle, à partir de ce moment-là, vous rompez ce pacte symbolique.

Les conflits entre amis ou dans un couple, les conflits les plus aigus peuvent tourner autour de ce point, si difficile à rendre sensible, que si l'un formule quelque chose le pacte symbolique serait que ce qui est dit soit entendu correctement, c'est-à-dire que le sujet — il y a un sujet qui parle — pourrait espérer que grâce au pacte symbolique, il soit correctement entendu. Or il est toujours facile de prendre un propos à sa valeur soit faciale, soit objectivée c'est-à-dire de méconnaître le fait que quels que soient les objets dont il est traité, c'est quelqu'un qui parle et qui donc témoigne là d'une existence, d'une incertitude, d'une oscillation qui cherche à se faire reconnaître, à se faire entendre, à s'entendre lui-même grâce à celui qui l'écoute. Et il est chaque fois très, très cruel, d'oblitérer l'existence qui était là en train d'essayer de faire entendre quelque chose de lui-même et de lui renvoyer le fait que ça se ramenait finalement à son intérêt, ou à telle intention, ou à tel déterminisme inconscient.

C.M - En tous cas le pacte symbolique n'allez pas chercher trop loin, n'allez pas chercher chez Reich.

X - Ça veut dire deux personnes qui s'écoutent ?

C.M. - Ce n'est même pas deux personnes qui s'écoutent, mais deux personnes qui reconnaissent que, dans l'une et l'autre, il y a des conséquences liées par la parole et du même coup ouvertes à une pluralité de sens par exemple. Ce qui fait le prix du propos n'est pas tant ce qui est seulement signifié mais celui qui essaie de faire entendre une voix.

C'est déjà ce que j'essayais de faire entendre à propos de l'interprétation des textes de Christophe Colomb. Je ne me permettrai pas de faire une psychanalyse de Christophe Colomb et de dire ce qu'il faut entendre. Sûrement pas!

Simplement il ne faut pas oublier, si nous l'écoutons lui-même et le prenons pour un personnage historique, qu'il y a là un sujet. Et qu'il convient donc de l'écouter dans le registre de la parole, et donner à cette parole toutes les vibrations qu'elle mérite, et l'entendre comme il faut sans l'écraser sur l'objet ou sur l'intérêt, ou sur le sens. Je trouve cette démarche qui consiste à vouloir écraser un propos sur l'intérêt, je la trouve fondamentalement, méthodologiquement fausse. Elle est fausse. Il est vrai que nous sommes des gens intéressés mais il est clair que l'intérêt, malgré toutes les constructions philosophiques qu'on puisse faire dessus, n'est pas

LE COMPLEXE DE COLOMB

forcément le but dernier et la clé dernière de nos propos. À tel point que beaucoup de gens témoignent que leurs propos peuvent les conduire à la mort, ou au supplice,... bien au delà de ce qui pourrait paraître leur intérêt apparent.

Pacte symbolique, ça veut donc dire d'abord donner à un propos la vibration qu'il comporte toujours (sauf si c'est un ordinateur, une machine ou un automate) et qui donc, je crois, mérite d'être respectée. S'il avait été possible, mais les conditions historiques ne le permettaient pas, que les gens qui étaient là en position d'être conquis jouissent d'une langue commune, et qu'ils puissent être entendus largement, et que leur parole soit respectée, il est vraisemblable que...

M. Belo - Par rapport à cette histoire de pacte, je voudrais demander si cette cassure du pacte se fait seulement entre ceux qui arrivent et ceux qui sont là ; ou si le fait que tout à coup, ceux qui arrivent sont devant des gens qui ne comprennent pas, si le pacte ne se brise pas du même coup ?

C.M. : D'abord, il faut remarquer la chose suivante : A partir du moment où quelqu'un qui parle, vous l'écoutez et vous dites « Oui, celui qui parle, c'est un ... , j'ai bien compris ce qu'il dit, c'est un ce que vous voudrez, un antiféministe, c'est un exploiteur, c'est un... [Fin de l'enregistrement]

Note :

1 - Voir le texte *Casa grande e senzala*